ENTRÉE DU ROI,

Par Mr. le Comte De LALLY-TOLENDAL.

Enfin le frère de Louis XVI, le petit fils de Henri IV et de St.-Louis, l'héritier de leurs droits et de leurs cœurs, est rentré sur la terre de ses ancêtres ! Louis XVIII avance vers sa capitale, à travers les peuples des villes et des campagnes, dont les flots l'environnent, qui, sur chacun de ses pas, veulent imprimer un hommage de respect et d'amour, qui dans chacun de ses regards, cherchent et trouvent un rayon de consolation et d'espérance, qui déjà lui doivent la sécurité de lenrs biens, de leur industrie, de leurs personnes, de leurs enfans, de leurs pensées, de leur sommeil. Demain Paris va recevoir le Roi dans ses murs. Familles parisiennes, hommes, femmes, enfans volez au devant de lui. Des générations entières ont perdu le jour, et d'autres l'ont vu, depuis que sa présence vous à été enlevée. Hâtez-vous de le connaître et d'en être connu. Vous êtes son peuple, il est votre Roi ; le ciel vous rend à lui et le rend à vous. Ce n'est pas un nouvel ordre de choses qui s'établit, c'est l'ordre des choses qui renaît. Que dis-je ? ah ! de telles époques ne

se rencontrent pas sans une volonté particulière de la providence. La royauté est ressussitée en France : le Roi sauveur de la France est sorti des ombres de sa rétraite au milieu des solennités qui célébraient le dieu sauveur du monde sorti de la nuit du tombeau : et les bons chrétiens et les bons Français ont chanté avec un double transport : VOICI LA JOURNÉE QUE DIEU A FAITE ! *(hæc dies quam fecit dominus.)* et confondant avec une pieuse tendresse la loi religieuse et la loi politique, ils se sont tous écriés : LA LOI N'EST QU'AMOUR ! *(Lex est dilectio.)*

Parisiens, vos voix se sont distinguées dans ce concert de bénénictions et d'allegresse : qu'elles s'élévent aujourd'hui avec plus de force que jamais ; que, parties du centre de la France, elles retentissent depuis le midi qui a donné le signal avec tant de courage, jusques au nord qui vient d'y repondre avec tant d'unanimité ! que vos cœurs suffisent à tous les sentimens et acquitent toutes les dettes ! Que le Roi dont les regards seuls attireront votre amour, que son auguste frère, qui a été parmi vous son organe si chéri, que les princes qui l'ont fait bénir avec les mêmes transports dans les provinces lointaines et qui vont l'environner dans sa marche triomphale, receuillent sur leur passage l'immensité des sentimens qui leur est due. Gloire ! Dévouement ! Consolation à

ce noble sang et à cette race chérie des BOURBONS ! A la bienfaisance perpétuée, à l'héroïsme héréditaire, à tant de douleurs fraternelles, paternelles, filiales !......

Douleurs filiales !...... Savez-vous, Parisiens, quel objet va s'offrir à vos regards ? Savez-vous qui vous allez voir assise à côté de votre ROI ? La fille...., oui, la fille de LOUIS XVI ! ! ! Quel cœur ne sera brisé.... quel cœur ne sera ravi à son aspect ? Qui ne voudrait faire arriver à ses pieds tous les hommages de la terre, et faire pleuvoir sur sa tête toutes les bénédictions du ciel ? Qui ne croira la voir brillante d'une sainte auréole et les anges l'ombrageant de palmes et de couronnes célestes ? Ah ! JETEZ LUI DES LIS A PLEINE MAINS : (*Manibus date lilia plénis.*) Epouses qui ne serez plus veuves, mères qui ne serez plus délaissées, filles qui ne serez plus orphelines. Prosternez-vous devant celle dont la seule présence est pour vous un signe de salut. Portez-lui des consolations qui vous seront rendues avec usure. Ménagez les saintes meurtrissures de son cœur. Faites que ses larmes soient une abondance de douceur, après avoir été une mer d'amertume. Meritez que vos murs, souillés par ses malheurs, soient purifiés par ses vertus, et qu'elle devienne la patrone de la France après que son père en a été le martyr. ✗

On parle d'un monument à élever.... Sou-

venir déchirant et terrible! mais cependant douce et consolante expiation !..... Je voudrais que ce monument pût aujourd'hui même sortir de terre par enchantement, ou plutôt descendre du ciel par miracle. Je voudrais qu'il en jaillît une source d'eau vive et perpétuelle, qui coulât jour et nuit pour laver cette place. L'imagination du voyageur écrirait toujours au dessus le mot de Shakspeare : *Toutes les ondes de l'Océan n'effaceraient pas cette tâche :* mais ces mânes célestes seraient consolés par les larmes de la fidélité qui viendraient se mêler à l'onde expiatoire ; ils le seraient même par les pleurs du repentir qu'il ne dedaigneraient pas. Non ; ce ne serait pas assez d'un monument profane ; il faut que ce lieu soit maudit, ou qu'il devienne sacré. Il faut qu'on n'y voie plus la trace d'un pas humain, ou qu'on y monte à genoux, *les marches saintes* (*scala sancta*) qui conduiront à un autel.

Ou m'a dit encore que la statue de Henri IV devait être relevée pour la fête de l'entrée du Roi. J'y voudrois cette seule inscription :

HENRICO REDIVIVO,
LUDOVICO REDUCE.

(*A Henri qui renaît, par Louis qui revient.*)

Est-il donc vrai que cette fête de la France est la fête du monde ! parmi tous les caractères de cette bienheureuse restauration, il en est un qui la signalera sur-tout dans les annales du genre humain, c'est que le

triomphe de la royauté est aujourd'hui le triomphe de la vertu, de toutes les vertus. Il semble que, lassée de voir les principes et les opinions, l'Empire et la soumission s'égarer parmi les mortels, l'éternelle providence ait voulu imprimer sur les vrais pasteurs des peuples un sceau qui attestât leur mission divine et bienfaisante.

Au milieu de tant de passions déchainées depuis si long-tems entre les excès de la violence et les exaspérations de la haine, il établissait, dans la politique même spéculative, une espèce d'athéïsme moral. Mentir c'était gouverner; dépeupler, c'était soumettre, opprimer, c'était contenir. Enfin, l'on en était venu à dire : » L'ordre est la force. »

La force cependant était à l'usurpation : l'usurpation était armée de six cent mille bras, et elle a été engloutie, elle a été affaissée sous son propre poids, parce qu'il est un terme où l'ordre moral ne peut plus être interverti avec inpunité.

Pendant que le chef de toutes les usurpations se croyait si *fort* au milieu de ses innombrables cohortes, quelles étaient les légions, quel était le cortége du Roi légitime dans sa retraite, j'ai presque dit dans son sanctuaire? La piété qui intéresse le ciel, la bonté qui charme les humains, l'hospitalité qui donne des amis, le respect de l'humanité qui garantit la liberté publique et individuelle, la clémence qui promet le par-

don, la bonnefoi qui assure l'exécution des promesses.... et les larmes que le Roi repandait sur les malheurs de ses sujets égarés... et les supplications qu'il adressait aux étrangers vainqueurs, pour que son peuple opprimé ne portât pas la peine de ce qui était le crime de ses oppresseurs ; et à côté de tant de mérites, de tant de droits personnels, se présentait toujours et partout ce pacte d'alliance, ce contrat de neuf cents ans entre la nation française et la maison de France, ce contrat que reconnaissent, que proclament les acclamations du monde entier, moins ce petit nombre de voix discordantes qui le contestent, mais ne l'ébranlent pas.

Eh bien ! *l'ordre* a voulu que le tiomphe restât à cette légion de vertus, et il a voulu encore que les vertus du Roi dépouillé missent en mouvement toutes les vertus des Rois restés sur leurs trônes. Quelle a été l'âme de cette grande coalition qui vient d'opérer tant de merveilles? La probité persévérante et la noble constance de George III, la magnanimité chevaleresque du prince régent, soutenue par la générosité sans bornes de cette nation libre et fidèle, fière et compatissante, qui a produit lord Wellington, et où lord Wellington n'est pas sans rivaux. Bientôt les peuples lointains se sont unis, les puissances rivales se sont alliées ; jusqu'aux cultes ennemis ont abjuré leurs dissensions pour concourir à ce qui était vraiment la cause de Dieu et des hommes. L'Angleterre a offert un subside au Pontife de Rome, héros de l'humanité, non moins que de la réligion. Les phalanges de l'Oder, du Danube et de la Nevva ont occupé les rives de la Seine ; Paris les a vues sous ses murs. Vienne, Berlin, Moscou, avaient été boule-

versées ; on avait insulté à leurs ruines ; on avait blasphêmé les cendres de la *cité sainte* ; les trois Souverains étaient là aux portes de la capitale, d'où était partie la désolation de leurs États : et ils ont conjuré cette ville encore ennemie d'échapper à sa destruction. Ils ont demandé en supplians qu'il leur fût permis d'oublier leur injure. Trois Souverains ont frémi, trois armées ont pleuré pendant l'heure où elles ont cru qu'une bravoure trop aveugle et trop impuissante allait les forcer de se venger. Le cri d'une capitulation a retenti, et l'héritier de Pierre-le-Grand, et l'héritier du grand Frédéric se sont jetés en larmes dans les bras l'un de l'autre. Et ils se sont écriés d'une voix étouffée de sanglots : *la cause de l'humanité est gagnée !* et leur cri a eu autant d'échos qu'ils avaient de soldats. Non, César n'avait rien fait de si sublime, quand Cicéron lui disait : *tu as vaincu la victoire.* Non, ce beau titre qui est resté attaché au nom de Titus, Titus ne l'a pas autant mérité que les souverains qui ont délivré la France ; qui, triomphateurs généreux, ont consacré par leurs hommages tous les triomphes de la valeur française ; qui, souverains absolus, protégent avec toutes leurs forces l'accord du Roi de France et de ses sujets, pour unir la monarchie et la liberté dans une contrée destinée à servir d'exemple ; qui, enfin, toujours magnanimes, toujours bienfaiteurs, n'aspirent qu'au moment de soulager ce sol épuisé du poids de tant de subsistances devenues si difficiles. Déjà ils ont acheminé vers leurs foyers une partie des auxiliaires qui ont sauvé les nôtres ; bientôt ce qui en reste recevra les mêmes ordres, pour que rien ne trouble la reconnaissance qu'on leur doit ; pour que les rigueurs inséparables de tant de stations militaires ne puissent être confondues avec le gouvernement paternel du souverain rendu à ses peuples, pour que ce Roi et ce gouvernement paternels puissent sonder les plaies qu'ils ont à guérir, et apporter à leur cure ces soins de toutes les heures, dont toutes les heures rendront les progrés sensibles et les effets salutaires.

En publiant ce que tant de bouches ont dit avant la

301

mienne, ce que tant de cœurs sentent avec le mien, je me crois presque obligé à une apologie. Mais ne suffit-il pas que, depuis vingt-cinq ans, on ait écrit quelques pages ou proféré quelques paroles, pour qu'on ne se croie pas permis, suivant l'expression parlementaire, d'émettre un *vote silencieux*, dans une circonstance si solennelle ? N'est on pas entraîné par son cœur, commandé même par sa conscience, interpelé peut-être çà et là par cette confiance et cette estime publique, juste récompense d'une fidélité inaltérable à tous ses devoirs ? Ce qui est certain, c'est que ces élans de mon cœur sont aussi purs qu'ils sont vrais; c'est que l'ardeur de mon royalisme n'éteint rien de mon zèle pour la liberté, pour la liberté politique, civile, individuelle. *Un Roi très-puissant*, *sans être absolu*, *une constitution très-libre*, *sans être anarchique*.,.. voilà ce qu'ont appelé tous mes efforts dans ma carrière publique, et ce qu'appellent tous mes vœux dans ma vie privée. Mais tréve dans ce jour aux disenssions politiques. Ce jour appartient tout entier au sentiment. Je ne puis y éprouver une autre impression que celle du sang de Louis XVI rétabli sur son trône, de Louis XVI, mon Roi, le *protecteur spécial* de ma jeunesse, le bienfaiteur adoré de ma carrière filiale, qui avait daigné se faire le vengeur de la mémoire de mon malheureux père. Mes enfans et mes petits-enfans servent et serviront les siens. Déjà ils ont été heureux d'exposer leur vie et leur fortune pour satisfaire leur cœur, et acquitter le mien. Je suis dans ma soixante-quatrième année. Il ne me reste plus qu'à voir l'édifice de la royauté et de la liberté indissolublement unies par les mains royales de Louis XVIII sur les bases consacrées, en son nem, par son auguste frère. Alors, j'aurai vu le *salut* des Rois, le *salut* des peuples, *la lumière des nations*, et je chanterai le cantique du vieillard hébreu.

Le comte DE LALLY-TOLENDAL.

(Journal des débats, du 3 mai 1814.)

De l'Imprimerie de DUBIÉ, rue St. Ferréol.